

De l'utilité : John Stuart Mill et les Lumières
par Cindy Oudot

Lumières et sources de l'utilitarisme

La formule de Locke soulignant son adhésion à l'adage empiriste « Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu », littéralement « Il n'y a rien qui n'ait d'abord été dans le sens », pourrait à elle seule faire le lien entre les pensées des Lumières et l'utilitarisme, tel que le décrira plus tard John Stuart Mill. En 1690, Locke établit son système dans un *Essai sur l'entendement humain*. Il y professe un empirisme suivant lequel les idées simples sont induites majoritairement par les sensations. Ces « idées » sont chez Locke l'ensemble de tout ce dont nous avons conscience, y compris la morale. Il montre à côté de cette expérience sensible, une seconde source d'où les idées sont capable de provenir, la réflexion. Nos idées dans leur ensemble viennent des sens. Nous sommes déjà dans un refus revendiqué de l'innéisme.

Les hommes des Lumières défendent une théorie de la connaissance qui estime que toutes nos idées et tous nos jugements nous sont dictés par l'expérience. Rien de ce que nous connaissons ne nous est donné a priori. Ces principes empiristes posent d'emblée les prémisses de l'utilitarisme tel qu'il sera pensé par Mill, en 1863, dans *L'Utilitarisme*.

Les hommes des Lumières s'envisagent comme une élite avancée, un mouvement œuvrant pour un progrès général du monde. Ils combattent l'irrationnel, l'arbitraire, l'obscurantisme et la superstition des siècles antérieurs, et sont guidés par une volonté de combattre l'ignorance par la diffusion des savoirs. Il ne faut cependant jamais voir dans leurs idéaux une exclusion de la sensibilité. Il y a chez les penseurs des Lumières le rejet catégorique d'une métaphysique selon laquelle Dieu précéderait le monde. Cette métaphysique est pour eux une illusion. Les Lumières inversent les principes chrétiens de la métaphysique : la transcendance (Dieu) est ce qui résiste à toute analyse rationnelle, scientifique. Le reste est atteignable par l'expérience et la réflexion. Se revendiquer des Lumières, c'est ne dépendre d'aucune loi autre que celle de sa raison. Les hommes des Lumières ont cet état d'esprit inspiré par la méthode scientifique, ou par l'expérimentalisme de Newton et de Locke : il faut chercher dans l'investigation empirique des choses les rapports, les déductions, les corrélations, les principes, les lois qui les régissent. Il faut trouver dans l'expérience toutes ces choses qui ont jusque là été masquées par les préjugés, les croyances et les superstitions.

D'une manière générale donc, les Lumières aspirent au triomphe de la raison sur la foi et la croyance. Leur objectif est de traiter la morale comme une physique expérimentale. L'intérêt est la priorité des actions humaines ; et par là, les jugements moraux se réduisent au refus de la douleur et à la quête du plaisir. Les valeurs morales sont strictement relatives au contexte de lieu et d'époque, et ne font qu'exprimer l'utilité ou non des actions. La doctrine utilitariste se révèle distinctement chez les Lumières ; et, avant Bentham, on trouve chez Helvétius (1715-1771) dans *De l'esprit* (1759), la célèbre devise de l'utilitarisme : « le plus grand bien pour le plus grand nombre ». On trouve dans les notes de fin de notre édition de *L'Utilitarisme* (1988, Paris, Flammarion) un renseignement sur l'origine de cette expression : elle aurait été employée, avant Bentham, par Hutcheson (1694-1746) dans *Enquiry into our ideas of Beauty and Virtue* (1725), et par Beccaria (1738-1794) dans son *Traité des délits et des peines* (1764). Bentham employait au début de sa carrière l'expression « the principle of utility » avant de lui substituer définitivement « the greatest happiness principle ». On voit clairement se dessiner les bases d'une vision de la morale basée sur l'expérience, et non sur l'existence de principes a priori. Jeremy Bentham, James Mill, puis John Stuart Mill, chacun à son tour, seront d'évidents héritiers des Lumières.